

SAINT-DENYS GARNEAU DESSINATEUR ET PEINTRE

Trente tableaux de la main de Saint-Denys Garneau, sur les quatre-vingt-sept qui existent et qui n'ont encore jamais été montrés au grand public, sont exposés cet automne à Sainte-Catherine, puis à Toronto. Cette exposition constitue, à n'en pas douter, la révélation de ce cinquantenaire. En parallèle à ces tableaux, que j'ai découverts il y a quelques jours à peine, j'ai pu, grâce à madame Gisèle Huot, de la Fondation Lionel-Groulx, et au père Benoît Lacroix, avoir accès à des dessins de Saint-Denys Garneau que très peu de gens ont vus à ce jour. Je sais qu'il est toujours aléatoire de parler d'oeuvres graphiques ou picturales sans illustrer son propos à l'aide de diapositives ou de reproductions. Il m'a paru tout de même intéressant de dresser un rapide inventaire de ce qui a été pour moi une découverte. Il s'agit en gros de croquis, d'études et de pochades allant de 1924 à 1938. Toutes ces feuilles ne sont pas datées, mais il est assez facile de les répartir en trois séries principales, deux d'entre elles étant réunies, l'une dans un petit carnet, avec une dizaine de pages éparées, l'autre constituant une sorte de journal de bord de plus grand format, à quoi s'ajoute un troisième carnet, avec une couverture à l'aquarelle.

On sait que, inscrit au Collège Loyola à l'automne de 1924, Saint-Denys Garneau suit aussi des cours à l'École des Beaux-Arts à compter de cette année-là et jusqu'en 1927, y obtenant même une médaille de bronze en juin 1925. Il expose à la Galerie de Montréal en 1934 et de nouveau au printemps de 1937, en même temps qu'une de ses toiles est acceptée au Salon

du Musée des Beaux-Arts cette année-là. Outre son activité picturale, il signe de nombreux comptes rendus d'expositions entre 1927 et 1938, dans *Le Semeur*, *La Relève* et *La Nouvelle Relève*, *L'Action nationale*, etc. Sur la qualité de sa propre production, j'ai relevé en particulier un bref passage du *Journal*, daté de septembre 1937, dans lequel il indique clairement qu'il ne se fait pas d'illusions sur la valeur de son travail d'artiste :

J'ai peint hier après-midi. Je vois mon talent dans une plus juste proportion. Un oeil assez simple. Parfois de jolies rencontres. C'est tout. Pas un talent créateur. Pas la force d'originalité ni d'exaltation. Donner sa vie à cela? C'est bien pauvre, c'est tout à fait insuffisant. Je n'ai rien de particulier à dire. Je peux parler joliment de temps en temps; ça n'a aucune importance.

Sept ans plus tôt pourtant, dans la lettre de janvier 1930 au Père Saint-Arnaud (il a donc dix-huit ans), il croit encore à son talent en art visuel, mais avec une part importante de doute, de questionnement :

J'ai dessiné au fusain, durant les vacances de Noël, un torse de Christ en croix que j'ai fort bien réussi. Quand je dessine, quand je peins, je me sens quasiment du génie, je m'emporte et j'ai une satisfaction indéfinissable à voir se préciser peu à peu les images que je porte en moi. Puis lorsque j'ai terminé, je me demande si je serais capable de faire quelque chose de grand, de beau, d'immense; je me demande si j'ai du talent, si je suis supérieur, ou si je ne suis qu'un être commun, simplement ordinaire.

Donc, entre dix-huit et vingt-cinq ans, il a évolué vers un jugement beaucoup plus sévère sur sa peinture... Mais revenons aux feuilles que j'ai pu inventorier. Le premier ensemble, une liasse d'une vingtaine de fusains dont deux portent la date 1925-

26, et un pastel, est constitué de dessins académiques. Deux portraits de genre montrent un vieux paysan à la pipe, tout emmitouflé, et une paysanne à chignon serré, avec, sur les épaules, un fichu à carreaux. Autre page: un grand oiseau — ibis ou héron — frémissant de vie; et, sur une feuille plus petite, un cheval de labour à peine esquissé, mais très justement observé et rendu. Puis ce sont cinq nus féminins d'après modèle vivant, au trait net et aux volumes bien suggérés, l'un étant au pastel, moins réussi, plus flou que les fusains. Sur une autre feuille, un modèle masculin esquissé deux fois, tandis qu'une troisième figure (peut-être une «variation» de la première), dans la même pose exactement, est en fait le squelette du modèle, avec une faux brandie... Dans cette liasse, une sous-série de neuf feuilles, pour la plupart d'après des plâtres antiques, montrent des nus; puis, une tête de faune; un Hercule à l'enfant; une tête léonine, barbue, ressemblant étrangement à Karl Marx; une autre tête non identifiable; un profil sur papier gris, très estompé; et ce qui est probablement un profil du Moïse de Michel-Ange. Ce premier groupe, d'inspiration et de facture toutes scolaires, révèle la main d'un adolescent doué — il a alors treize, quatorze ans — et à l'oeil déjà sûr. Toutes ces pages sont assez grandes, d'environ vingt pouces sur trente.

Une seconde série renferme surtout de petites aquarelles, dont certaines datées de 1928 et 1930. À situer à part, un dessin à la plume, de quatre pouces sur huit, sur papier à en-tête du Collège Jean-de-Brébeuf, signé des seules initiales et daté: «8 nov. 28». Il s'agit d'une érablière, très adroitement composée, et dont les éléments sont regroupés d'une façon harmonieuse, toute classique. Outre cela, un crayon montrant un cheval (ou peut-être un âne) attelé à une petite voiture; deux pastels de personnages fantaisistes, dont un joueur de banjo tout en bleu vif, assez enlevé. Et surtout, onze petits paysages, allant de trois pouces sur cinq à dix pouces sur sept, tout ceci non signé et non

daté. Le père Lacroix y reconnaît des coins de la propriété familiale de Sainte-Catherine et des environs. Très frais de couleur, dans une profusion de verdure, avec parfois un petit bâtiment en pierre des champs, à toit en double déclivité, blotti dans les arbres. L'un de ces petits dessins pose un problème: la facture — et même l'utilisation de la couleur— font d'abord croire qu'il ne serait pas de la main de Saint-Denys Garneau. C'est un paysage bucolique, rappelant très précisément Corot, avec des arbres aux feuillages diaphanes comme une fumée, sur fond de ciel très lumineux; deux minuscules personnages devisant sont allongés sur l'herbe; une chèvre (ou peut-être un chien) folâtre derrière, sur la gauche; dans le lointain à droite, deux autres personnages, microscopiques. Le tout est très léger, aérien; il s'agit peut-être d'un travail d'après Corot ou même encore d'une copie pure et simple (je n'ai pas eu le loisir de vérifier), en tout cas très réussie, très fine et séduisante. Deux autres aquarelles, petites et datées respectivement de 1928 et 1930, et signées des seules initiales, montrent encore des paysages superbement composés et équilibrés, dans une grande délicatesse de coloris.

À joindre à cette série, mais avec quelques éléments sans doute légèrement antérieurs, un petit carnet d'autographes oblong, de cinq pouces sur quatre, relié en simili-croco brun, porte sur sa première page l'inscription: «1er janvier 1928», et en titre manuscrit: «Recueil de poésies de Saint-Denys Garneau». Ce carnet renferme dix poèmes recopiés, dont quatre ont une illustration à l'aquarelle collée sur la page de gauche, en regard des premières strophes. Le premier poème, «Le dinosaure», porte la date: «déc. 1925 / 13 ans», et la vignette miniature montre l'une de ces charmantes créatures qui peuplent le Parc Jurassique, sur fond de paysage très frais, naïf, à la composition stylisée et aux couleurs tendres et fluides. Le dessin, collé sur la page, a-t-il été exécuté en 1925, au moment

de la composition du poème, puis, celui-ci transcrit dans ce carnet de 1928, apposé en illustration? Ou bien a-t-il été exécuté au moment de la transcription du texte? «L'automne» est simplement illustré de quelques feuilles d'arbre rougies par la saison. «La rivière de Rawdon» montre une chute d'eau tombant d'un promontoire, avec des sapins et un bocage, rapidement esquissés. Un second poème sur l'automne montre un bord de rivière, avec des arbres presque défeuillés, rougeâtres. «La lune», daté: «déc. 1927 / 15 ans», figure, jaune, dans un petit paysage bleuté, avec un cyprès isolé à gauche, un conifère à droite, le tout, avec les courbes des collines, se reflétant dans l'eau d'une rivière tout au bas de la page. Le poème intitulé «Aimer», du «1er janvier 1928 (15 ans)», est accompagné d'un minuscule cœur stylisé, rouge très vif, presque un «Sacré-Coeur» miniature. Suivent plusieurs pages blanches, puis des «Pensées», aphorismes, réflexions morales, le tout figurant dans l'édition Brault-Lacroix sous la rubrique «Varia» et daté de janvier à mars 1928. Enfin, une page isolée, intitulée «In the moonlight», présente un paysage nocturne très sombre, en larges traînées horizontales noires, ou lavées, avec une lune toute ronde et blanche, un petit cours d'eau en bas sur la gauche, et deux minuscules silhouettes solitaires, rare apparition, de personnages dans l'oeuvre peint ou dessiné (à part les dessins d'après modèle exécutés à l'École des Beaux-Arts).

Un dernier cahier cartonné, de plus grand format (dix pouces sur treize et demi), porte sur la couverture le titre «Pingouin», et sur la page de garde qui contient également la table des matières manuscrite: «Pingouin-Journal». Il est daté de 1938. Cet «organe officieux de la navigation laurentienne», comme l'indique le sous-titre, est essentiellement consacré à la vie maritime et s'inspire d'excursions que le poète effectuait en voilier, l'été, sur le fleuve. Le tout est sous le signe évident d'un

humour qu'il faudrait décrypter à l'aide de détails et d'anecdotes connus dans la famille. Qu'on en juge à la lecture de la table des matières:

- en guise d'introduction historique, des portraits, accompagnés de notes explicatives, de célèbres navigateurs laurentiens représentés à des moments significatifs de leur carrière—
- des portraits en pied des membres de l'équipage du «Pingouin»—
- des mots célèbres ouïs à bord—
- des comptes rendus des voyages et des rapports sur les aventures les plus dignes d'être connues de la postérité —
- en guise d'enluminures, des représentations des choses extraordinaires vues durant ces randonnées homériques —
- des photographies —
- etc.

Notons tout de suite qu'il n'y a pas trace de photographies dans le «journal de bord» tel que j'ai pu le consulter. Figurant au début du cahier, mais visiblement sans rapport avec le corps central, une feuille à la gouache montre un coin de parc (modèle ou résultat d'un réaménagement paysager décidé par madame Garneau, me dit-on), avec en haut à droite l'esquisse d'un court de tennis. Fleurs multicolores, grands sapins, perspective un peu incertaine, c'est là un hors d'oeuvre par rapport au journal de navigation. La couverture de ce cahier, au bas à gauche, en diagonale, est illustrée d'une barque à quai, toutes voiles rentrées. Les deux premiers dessins, assez naïvement réalisés, sont d'inspiration historique, si l'on peut dire. Le premier représente en effet Isabelle la Catholique et Christophe Colomb, attablés, le découvreur en train de démontrer à la souveraine la manière dont on mange les oeufs à la coque dans les contrées lointaines d'où il revient. La reine ressemble étrangement à Elisabeth II d'Angleterre, double anachronisme sûrement

involontaire, et carrément fortuit, bien entendu. Puis, c'est Jacques Cartier, vêtu à la mode Henri IV et tenant par la main, de droite et de gauche, une petite fille et une jeune femme en couleurs acides (rose, vert, bleu), avec pour titre: «Jacques Cartier, la Grande et la Petite Hermine». Sur la page suivante, toute seulette, une petite sirène stylisée. Viennent ensuite des «Paroles célèbres», puis un assez long poème en séries de deux vers groupés: «Commandements du navigateur», le tout parsemé de figurines saisies sur le vif, de voiles, de voiliers, de bouées, de coquillages, toujours à l'encre ou au lavis. La fin de ce cahier — inachevé ou abandonné — ne renferme que de nombreuses pages blanches.

Que retenir de tout cela? Le plus significatif me paraît encore les petits paysages à l'aquarelle, qui démontrent sans doute davantage qu'un aimable talent d'amateur, de même que les six illustrations du petit album de poèmes autographes. Le «Pingouin-Journal» contient également quelques pochades qui ne sont pas sans intérêt. Mais bien sûr, il faut voir l'exposition de tableaux pour avoir une idée plus complète d'une bonne partie de la production picturale d'un créateur que l'on a surtout reconnu jusqu'ici comme poète, diariste et épistolier. Déjà, dans les quatre oeuvres de petit format dont j'ai parlé, nous trouvons des exemples de travail sérieux, un peu appliqué peut-être, mais qui donne l'envie de voir d'autres tableaux de Saint-Denys Garneau.